

Athènes, le 9 Janvier 1875

Mon cher ami,

J'ai communiqué votre dernière lettre à M. Courmondour sur lequel elle a produit une grande impression. Vous savez qu'il n'est pas un partisan de l'alliance turque quand même, mais qu'il a, comme tous les Grecs qui aiment leur pays, d'excellentes raisons pour ménager le malade. Le status quo est d'ailleurs profitable à la Grèce dont les maîtres d'école ont envahi les pays de langue grecque, où ils maintiennent les traditions nationales, le culte de la patrie. Les populations slaves, vous le savez, font aux Hellènes une guerre acharnée; c'est ce qui explique, ainsi que je l'ai prouvé dans le Messager, l'indolence de l'insurrection actuelle. Il est donc impossible, pour le moment du moins, de trouver un modus vivendi entre les Hellènes et les Slaves du sud dont l'état d'hostilité latente prolonge l'agonie du malade ou du moribond dont la Russie a intérêt de prolonger la fin

Toutes ces considérations, dont on ne saurait méconnaître l'exactitude, me font

supposé que la fin de la Turquie n'est pas
aussi proche qu'on le dit. Il est d'ailleurs
probable que l'Europe attendra les résultats
des dernières réformes octroyées par le sul-
tan avant de lui notifier d'une manière
quelconque l'arrêt de mort qui l'attend
dans un avenir plus ou moins prochain.

Ce moment de répit permettra à la
Grèce de se réorganiser et d'être prête à tout
événement, si ses hommes d'état ont le bon
esprit de comprendre la gravité des circons-
tances dans lesquelles nous vivons. La
question financière sera résolue, je crois,
prochainement dans un sens ou dans
un autre, mais toujours à l'avantage
du crédit national. Cette question n'en
est pas une pour moi. Les Epivotes, dont
vous exaltez le patriotisme féroce et
les fabuleuses richesses, se saigneront aux
quatre bras le jour où il leur faudra
racheter leur patrie. Deux autres
banquiers comme Sino, Zarifi et
Zographos résisteront toujours à reali-
ser un emprunt quelconque - je
dirai presque quel qu'il soit - lorsqu'il
s'agit de racheter leur patrie d'origine.
Les Chotes, les Critois, les Samiens,

qui ont versé tant de sang, ont aussi les
moyens de payer le cas échéant, leur ran-
çon. De plus, la Grèce peut supporter encore
une trentaine de millions d'impôts sans
atteindre la production. Depuis une ~~vingt~~
trente d'années les impôts ont doublé, il est
vrai, mais la production a plus que qua-
driplé et les propriétés ont aujourd'hui
une valeur plusieurs fois supérieure à celle
qu'elles avaient il y a vingt ans. Les Grecs
ne paient maintenant que 24 à 25 fr.
d'impôts chacun; ils pourraient bien en
payer 40 sans murmurer lorsqu'on leur
dira qu'ils seront consacrés à la déli-
vrance de leurs frères. Les homogènes,
de leur côté, ne resteront pas les bras
croisés quand ils verront les régicides
sérieusement occupés à réunir les
membres dispersés de la famille hellénique.
A Londres, à Marseille, à Vienne, à
Brieste, en Egypte et en Russie ils possè-
dent assez de richesses pour prêter à
leur gouvernement tout ce dont il
aura besoin dans un but purement
patriotique.

Tout ce qui est de l'administra-
tion intérieure, ils ont encore, quoiqu'on

qu'on dise, mieux gouvernés que les Serbes et
les Roumains. En outre les institutions
politiques de la Grèce sont très-solides
comparées à ceux de ces deux dernières
nations. Il me semble que, dans ces
conditions, la Grèce n'a rien à perdre
à un démembrement de la Turquie à
moins que les grandes puissances n'in-
terviennent pour s'arroger la part du
lion.

Maintenant que fait la France?
S'est-elle, comme on en fait courir le
bruit, désintéressée des affaires de l'Orient
au profit de la Russie? Ce serait une
faute non moins irréparable que
d'avoir permis l'adoption, car ce serait
l'abdication pure et simple du rang de
grande puissance européenne. J'ap-
prend avec plaisir que le clercal M. de
Bourgoing a repris à Constantinople une
bonne position ^{de premier ministre} devant des trois cours
du nord et que l'influence française
a gagné du terrain depuis le départ
de M. de Viqué; mais je vois avec
doulleur l'ingénieur Gabras, maintenant
par M. Decazes, un diplomate de
sa taille, au poste d'Athènes lorsque

les Allemands envoient ici M. de Radowitz,
un des bras de M. de Bismarck. Il ne m'a
pas été difficile de comprendre dans mes
entretiens avec les ministres actuels, qui
sont tous de mes amis, que M. de Rado-
witz a fait ici une bonne impression,
que son arrivée a dissipé le mauvais
effet produit par la conduite de l'Allemagne
dans l'affaire d'Olympie. Quant à l'ingé-
nu M. de Gabrial, il n'a d'autre souci que de
faire savoir à tout venant qu'il a de-
mandé son rappel, et qu'on le main-
tient malgré lui à Athènes.

Je ne sais pas pourquoi on est char-
mé à la ligature d'apprendre quelque chose
de mauvais sur vous. On m'a rapporté
que tous les employés, y compris M. Gas-
fary, l'homme le plus détesté de la colonie
française, n'ont pas caché leur joie à
la nouvelle de la décision que M. Wallon
a dernièrement prise contre vous. Je
comprends cela pour M. de Gabrial, mais
pour les autres... Ah! les vilaines
gens par lesquels on fait représenter la
France!

J'ai dit dans l'Événement, dans
je suis le correspondant, que vous

allez consacrer les loisirs que vous a fait M. Wallon à la question de l'enseignement supérieur. Vous ne pourriez mieux faire, mon cher ami; qui sait si votre exemple ne secourra pas la torpeur de l'Université dont on s'explique difficilement la coupable résignation devant les envahissements du cléricalisme? Nous traversons des temps funestes, douloureux; nous voyons les nations, que nous avions laissées dormir nous, perdre maintenant de l'avance sur nous, et, par surcroît de malheur, il nous était donné de voir M. de Bismarck donner à nos gouvernants des leçons de libéralisme! J'espère donc que votre exemple sera suivi par les autres membres éminents de l'Université et que M. Wallon n'osera pas s'offrir envers tout le monde comme il l'a fait à l'endroit d'un professeur isolé, qui a eu le courage de dire tout haut ce que tout le monde pense, je le crois pour l'honneur du corps enseignant - tout bas.

C'est un sentiment de reconnaissance, disent les journaux du centre gauche, qui a poussé les républicains à

nommer M. Wallon sénateur. Et le mal qu'il a fait à la France en laissant voter ou plutôt en défendant la loi sur l'enseignement supérieur, ne le vuyte-t-on pour rien? Vraiment les républicains ont bien de scrupules. Il en faut moins pour les hommes qui aspirent au gouvernement du pays.

Dites à M. de Montfermier qu'il n'y a pas de danger pour le Copais; que si je lui ai télégraphié, c'est pour le signifier de ma conscience, que M. Le Comte n'aura tout en lui refusant la lettre demandée, lui porte toujours le même intérêt, que je lui écrirai par le prochain courrier et qu'il tâche de se procurer au plus tôt, le cautionnement pour commencer les travaux dans le courant de l'année. Il aura, je le lui garantis toutes les facilités nécessaires, possibles. On ne lui demandera ni emprunt ni conditions onéreuses. Il peut s'en tenir à la concession, mais l'emprunt quel qu'il soit sera officiellement le jour où il aura le cautionnement. N'oubliez pas de lui faire savoir aussi

que je n'ai pas vu M. Denier, que je n'ai pas remis sa lettre à M. Danushko parcequ'il n'y a pas péril en la demeure et que je ne crois pas devoir appeler l'attention publique sur une affaire à laquelle personne ne pense plus.

La tour de l'Acropole est entièrement démolie. On a trouvé quelques inscriptions qui ont été publiées dans la Palmyrénis, mais on n'a pas fait la maison qu'on avait espéré.

Les journaux de Berlin vous auront déjà fait connaître l'importante découverte faite à Olympie. C'est une statue de la Victoire, celle de Païanos et non de Trajane comme on l'a vu d'abord par erreur. Il paraît d'ailleurs que les allemands seront heureux dans leurs travaux, puisqu'on annonce déjà la découverte de deux autres traces de statues d'un travail fini.

Si vous avez un moment de temps occupez-vous des annonces du Mémor. C'est le seul moyen de lui assurer une existence indépendante.

Avec compliments les plus affectueux à ^{vous} M^{lle} Danushko. Je vous serre cordialement la main.
Votre tout dévoué
A. H. Hawley.